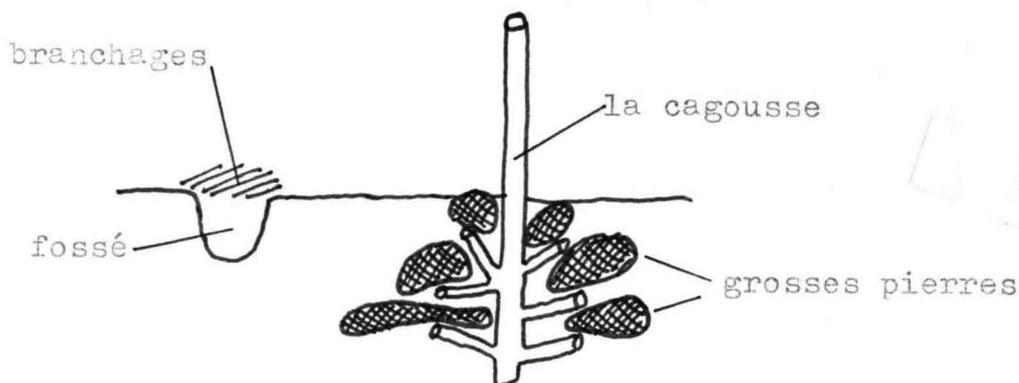




## LA CAGOUSSE

Roger Roche rapporte une tradition propre à Riolles, dit-il, et qu'il place dans les années 30, époque où existaient encore beaucoup de coutumes aujourd'hui disparues.

"Quand la noce arrive à Riol, elle trouve le chemin barré par un fossé que l'on a recouvert de branchages. Cet obstacle, très sérieux autrefois, car les jeunes époux devaient le franchir, n'est là aujourd'hui que pour signaler un pieu que l'on a fiché en terre et que les mariés, de leurs efforts conjugués,



doivent arracher avant le repas. Ce n'est pas facile. Le pieu, en effet, est constitué par la cîme d'un pin que l'on a ébranché à quelque distance du tronc. Il est placé dans la terre et calé avec de grosses pier-

res, et il faut tirer très fort.

On se souvient d'une noce où l'on n'a pu manger qu'à sept heures du soir: il avait fallu plusieurs paires de vaches pour arracher "la cagousse".

Parfois les malins contournaient le pieu sans y toucher, mais l'on hurlait si fort "sauta cagoussa! sauta cagoussa!" que finalement ils étaient bien obligés de se soumettre. Cette particularité propre au seul village de Riol était pratiquée encore il y a une quinzaine d'années. C'était sans doute pour éprouver la force et la santé du nouveau ménage. Les "crebadis" ne se marient pas!"

RRO/

Dans "Coutumes et superstitions du Velay oriental"(Clermont, CRDP, 1978), l'auteur anonyme signale une coutume semblable. (p.11 et 12)

"Sur le passage du cortège, il était de tradition de lever une barrière mise en place par la jeunesse: une corde tendue en travers de la route ou des bottes de paille. A St Agrève, la barrière était dénommée "la cluasse". Le marié et le garçon d'honneur tiraient des coups de feu pour enflammer la paille."

A84/183

Faut-il rapprocher cette 'cluasse' de St Agrève de notre mot patois pour désigner une botte de paille: cludzassa?

Il est possible que dans la commune de St Martin d'Ollières, cette coutume n'ait survécu que dans le village de Riol. Pourtant d'autres ouvrages la signalent dans la région.

"En Brivadois ... on obstruait la route par où le cortège devait passer en revenant de l'église et l'on forçait tous les gens de la noce à traverser les champs. Ailleurs, on enfonçait profondément un pieu au milieu d'une mare boueuse et les nouveaux époux étaient obligés de l'arracher avec les mains, s'ils ne voulaient pas que leurs enfants fussent appelés "cougous"..."

UR2/157

"Ils ont fait un grand trou sur la place, dans l'endroit où le cortège doit passer nécessairement. Un pieu garni d'arêtes croisées a été planté dans le trou qu'on a comblé avec des pierres et de la terre fortement foulées. Ce pieu, ainsi fixé, dépasse à peine du sol de quelques pieds. Il faut alors que la mariée passe par dessus sans trébucher ou que le plus vigoureux des jeunes gens de la suite l'arrache du premier coup."

VID/321

"En arrivant à la maison, la nouvelle mariée est sûre de rencontrer devant la porte un balai couché et quelques fragments de pots. Si elle ne relevait pas le balai pour le remettre à sa place, on en conclurait qu'elle n'aura pas de conduite, et si elle recueillait les débris du vase, cela annoncerait infailliblement sa lésinerie."

GND/083

"En Velay surtout, on établit un obstacle à l'entrée du village avec des chars, des arbres, du fumier. Les cavaliers démolissaient la barricade au milieu des rires et des quolibets de la foule".

BAY/161

La tradition de la cagousse est à rapprocher du "charivari" tel que l'explique Eugène Weber.

WEB/572

Le charivari (...) était une censure sociale. "Colliourari" en Ariège, "calibari" dans le Lot, "caribari" dans la Corrèze, "caroviou" dans le Var ...

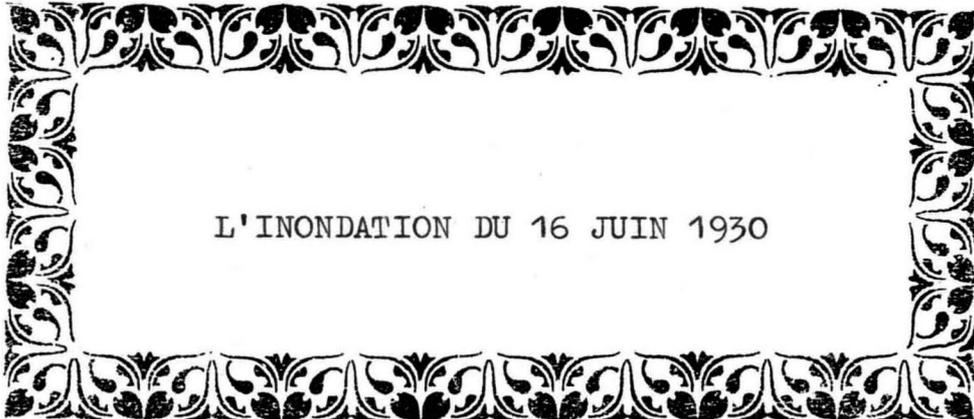
Le motif le plus fréquent des charivaris était un mariage effectué hors des normes admises: (...) un homme venu d'ailleurs épousant une fille de la communauté, et menaçant ainsi les réserves de la jeunesse du village. (...) Quand un étranger se mariait dans une communauté de ce genre, il risquait de priver de conjoint un membre de la jeunesse locale. (...) Presque partout, les voisins, et particulièrement la jeunesse du village, organisaient des "barrages" sur le chemin de l'église, imposaient aux jeunes mariés des rançons."

WEB/574

A Riol, l'origine de la "cagousse" est maintenant oubliée, tout comme sa signification. Et bientôt, la "cagousse" elle-même sombrera dans l'oubli.

ALF/064





L'INONDATION DU 16 JUIN 1930

En juin 1930, une trombe d'eau s'abat sur l'Ouest du Livradois et sur la région de Brioude. Riol n'est pas épargné. Voici le récit de Mme Vve Fournier.

"En juin, nous étions en train de faner au Mazelet. Des arbres coupés et charriés par une grosse pluie ont fait barrage entre Espeluches et le Mazelet. Ce barrage, plus haut qu'une maison, a craqué et tout balayé devant lui.

Au Mazelet le meunier a eu le temps de sortir de chez lui par la porte de derrière et de monter sur le rocher. L'inondation a enlevé le coin du moulin. Tout a été balayé à Auzon, jusqu'à l'Allier.

Nous avons quelques vaches, dont l'une, noire et blanche, avait des cornes qui se repliaient vers l'avant. Quelques jours plus tard, nous avons descendu le troupeau pâturer au Mazelet. Sous le Plarnard des Meules, en haut du Verdier, cette vache s'est arrêtée et a regardé longuement les dégâts de l'inondation, avec tous les arbres couchés dans tous les sens. J'ai vu cette vache pleurer de vraies larmes, ce que je n'avais jamais vu avant, et que je n'ai jamais revu depuis. Cette vache se rendait compte des dégâts causés à cet endroit qu'elle connaissait bien. Croyez-vous qu'un animal puisse pleurer comme cela ?"



Voici maintenant le compte-rendu d'un journaliste.

"Lundi 16 juin 1930. Trombes sur toute la région. Les ruisselets se changent en torrents de cinq à six mètres de haut, qui s'élancent vers la plaine entre leurs rives resserrées. Rien ne résiste au passage de ces flots mugissants. Les arbres arrachés s'effondrent en craquant, sont entraînés les racines en l'air. Des quartiers de roc roulent. Et tout cela est précipité en trombe, renverse en passant des murs entiers et les jette en bloc dans les champs.

Mais le désastre a été particulièrement grave à Auzon. Le quartier du bas, bâti le long de la route de Champagnac, sur les deux rives du ruisseau du même nom, a été saccagé.

La trombe qui s'est abattue sur la région a vite rempli la vallée, et dans un fracas épouvantable, un mur d'eau de quatre à cinq mètres de hauteur





descendit à une vitesse fantastique. Tout céda sur son passage. A l'entrée du pays, sur la place Labareyre, toutes les maisons furent emportées ou gravement endommagées.

Sur leur emplacement, ce n'est plus qu'un amas de meubles brisés, d'arbres arrachés dans les montagnes, d'instruments agricoles, de poutres, de briques et de rochers. Deux ponts en ciment armé ont été emportés. Douze bâtiments ou maisons se sont écroulés.

Dans l'hôtel Mathieu, bouleversé, de lourds fourneaux de cuisine ont été entraînés, un grand buffet, des tables, des chaises, ont été emportés. En face, deux vastes ateliers ont été rasés.

A la scierie Peyrache, le banc de scie, tout le matériel et tout le bois ont été aussi entraînés. Ailleurs le torrent a emporté deux automobiles dont l'une est restée accrochée à un mur.





A l'extrémité de la vallée, près de l'Allier, se trouve l'usine de la Compagnie minière qui occupe une superficie de douze hectares. Le choc de la formidable masse d'eau, des arbres et des rochers entraînés contre l'usine, produisit l'effet d'un gigantesque coup de bélier.

Les murs de clôture s'effondrèrent, les cloisons des ateliers sautèrent, les stocks de minéral, de charbon et de produits fabriqués ont été dispersés."

La Jointure (celle des deux ruisseaux, sous le Crapoux de Riol) n'est pas un endroit très fréquenté des habitants, car il est éloigné et assez difficile d'accès. Roger Libeyre se souvient y avoir passé une partie de la journée du lendemain de la catastrophe. "Le spectacle valait la peine, dit-il, avec tous ces arbres couchés par l'eau. Et on ramassait les poissons morts jusqu'à une bonne hauteur sur les pentes."





## L'ENTRE DEUX GUERRES

REH/124 Peuplé de 60 000 habitants en 1914, Clermont-Ferrand passe le cap des 100 000 âmes en 1936, malgré le massacre de 1914/1918.

C'est que dans le même temps les campagnes environnantes se dépeuplent. La maison abandonnée devient un élément normal du paysage rural. La surface des terres labourées diminue fortement. Il suffit de se promener dans les bois pour retrouver les murettes de bordure de ces champs, notamment au Crapoux, au Rossignol, aux Côtes...

GMH/419 Le seigle tend à disparaître, le cheptel ovin se raréfie, le nombre des bovins augmente.

Pourtant dans le même temps les campagnes s'équipent, sans pouvoir retenir ceux qui partent pour la ville. La modernisation est probablement un processus continu, mais les nouvelles découvertes changent l'aspect du paysage.

Sur une carte postale oblitérée en juin 1905, on voit clairement deux poteaux téléphoniques en bois au bord de la route d'Auzon, sur une vue générale de St Martin d'Ollières. Peut-être un téléphone unique pour le service public à la poste de St Martin, mais qui annonce la prolifération des abonnés que nous connaissons maintenant. Il faut un début à tout.

En 1922, sous l'impulsion de Clémentel, l'électricité arrivait à Brioude et commençait lente-

AED/052 ment à changer la vie dans les campagnes.

En 1931 les poteaux de bois escaladent les pentes jusqu'à St Martin d'Ollières.

Le 30 janvier 1932 à 9 heures a lieu en mairie de St Martin la réception des travaux effectués par la société "l'Union électrique rurale". Une lettre en date du 26 janvier 1932, adressée par l'Ingénieur des Ponts et chaussées à l'Inspection académique précise, graphiques à l'appui, que les lignes qui passent à proximité des écoles de St Martin et de Riol ne présentent aucun danger pour les enfants. (Archives de l'Inspection académique/St Martin).

CHE/230 Le 20 octobre 1934 a lieu l'inauguration du nouveau pont d'Auzon en béton armé "à aiguilles", qui permet la communication la plus rapprochée avec l'autre rive de l'Allier.

RRO/ En 1938, on commence la route d'Ollières à St Hilaire. M. Morel, retraité au Réal, se souvient avoir travaillé à sa construction.

Il y a donc enfin un pont au lieu d'un gué pour passer le ruisseau à la Notte. Roger Libeyre se souvient des crues qui obligeaient les habitants de Riol à passer "au lavoir" pour se rendre à St Martin. Le curé Farreyre, un siècle et demi plus tard, tenait enfin sa "planche", quoique pas exactement au même endroit. (voir p. 124)

La guerre de 1939-1945 vient diminuer les possibilités d'équipement et ralentir les travaux. Toutefois les goudronnages auront lieu petit à petit.



La carte de 1933. Riol est accessible par le Rodier. Il n'y a pas de route entre Espeluches, Malaure et St Martin. Le moulin à vent du Suquet, qui figurait au cadastre de 1832, est encore indiqué "moulin détruit". La Baraque est devenue une "mazure" et a glissé vers le Sud. Les mines du Rodier sont trop à l'Ouest, vers les moulins de Raillat et de Mège. Même la carte de l'IGN (Institut géographique national) de 1983 comportera encore quelques erreurs.

Cette carte de 1933 (voir p. 201) montre le tracé de la route de St Martin à Auzon, qui s'enroule autour de l'ancien chemin, en empruntant quelquefois son trajet.

En 1941 un accident y fit deux victimes, aux Tracols de la Vialle. La relation en parut dans les différents journaux locaux du mardi 21 octobre, "l'Avenir du plateau central", "la Montagne", "le Moniteur". L'article le plus circonstancié semble provenir du "Semeur" et nous a été communiqué par Mme Oléon de St Martin d'Ollières.

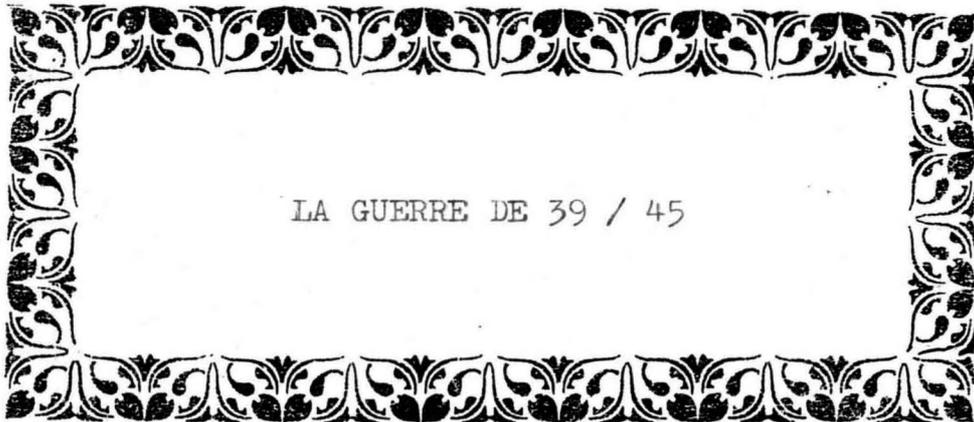
"Terrible accident. Le 19 octobre vers quatre heures du matin, Mme et M. Guédy-Francolon et leur fillette Ginette, accompagnés de leurs parents Mme et M. Francolon Albert, de St Martin d'Ollières, se rendaient à Brassac-les-Mines par la route d'Auzon en voiture hippomobile, conduits par M. Pouyet-Chambon de la Prunerette, pour prendre le premier express de Brassac-Clermont.

A peine furent-ils arrivés au chemin de la Vialle que le cheval quitta la route, malgré le conducteur pourtant habile dans la conduite des chevaux, pour aller jeter sur le talus gauche du chemin voiture et occupants. (Suit la description de l'accident, où Ginette Guédy, âgée de 11 mois, et Mme Francolon, âgée de 46 ans, trouvèrent la mort).

Cet accident est d'autant plus pénible que Mme et M. Guédy avec leur fillette devaient être rapatriés le jour même à Paris. (...) La paroisse entière a pris part au deuil."

H10/087





LA GUERRE DE 39 / 45

Le 11 novembre 1942, l'Allemagne envahit la France au sud de la ligne de démarcation qui passe par Moulins dans l'Allier. On n'avait pas vu ici d'étrangers en armes depuis octobre 1815, sauf pour une courte période en juin 1940. Cette occupation durera presque deux ans.

En été 1944, les Allemands repartent de la région, pressés par les combattants du Maquis.

Voici une liste de quelques faits d'armes locaux, accrochages d'infanterie et même un combat aérien.

Le 13 juin, le 19ème Bataillon de Police S.S. abat deux résistants à Jumeaux. Le lendemain, la Compagnie de Chars du lieutenant Grundlach, accrochée par le 105ème Bataillon F.T.P., mine le village d'Esteil et l'incendie.

Le 20 juin à Brioude, 60 F.T.P. attaquent la section du lieutenant allemand Ricker, qui accuse la population d'avoir tiré des fenêtres. Les Allemands encerclent la ville et prennent des otages dont cinq seront déportés.

Le 30 juillet, la Brigade allemande Jesser, avec ses obusiers, ses mortiers et ses 200 camions, attaque le 4ème Bataillon F.F.I. à Chaméane (Groupement Buret, dit "René"). Les combats dureront de 13 heures 30 à la nuit. Le château de Chaméane sera incendié et



détruit. Il y aura 19 morts chez les résistants et de grosses pertes chez les Allemands, qui perdront de surcroît deux officiers dont les corps seront exposés à Sauxillanges en chapelle ardente.

LEV/310

Le matin du 16 août, six camions allemands sont détruits à la Baraque de David, à l'ouest de Brioude, par le groupe de Paul Coutel. L'après-midi, les combats de Bard coûtent aux Allemands deux blessés, mais pour les groupes Maurin, Louis et de Grossouvre, les pertes se montent à 23 hommes.

LEV/326

Le samedi 19 août, un avion allemand est abattu à Chaniat (commune d'Auzon), à trois kilomètres de Riolles. Il reste encore des témoins de ce combat aérien entre sept avions de chasse alliés et deux "gros avions allemands" (Louis Bonjean, Denise Oléon-Fournier, Marguerite Chambon-Mazal).

D'après le carnet de bord (retrouvé plus tard et emmené à la gendarmerie de Brioude occupée par les Maquis) les deux avions allemands venaient de Toulouse. La direction générale était l'Allemagne, mais de toute façon l'Auvergne était un point de passage obligé pour toute destination, entre l'Ouest repris depuis le 6 juin et la Provence reconquise après le débarquement du 16 août, si bien que les deux avions pouvaient tout aussi bien se diriger sur Paris que sur Lyon.

Malgré les témoins enthousiastes qui croyaient avoir vu des croix de Lorraine peintes sur les ailes, les chasseurs alliés ne pouvaient pas être français.

L'escadrille F.F.I. de Doret n'a commencé ses activités que le 20 août 1944 (Le Patriote de Clermont-Ferrand, 12 septembre et 6 octobre 44 - SHAA/série 4D/24).

Les aviateurs français intégrés aux Forces Françaises en Grande Bretagne ne signalent pour ces dates aucun avion abattu (SHAA/série 4D/65/Dossier D4/112).

Quant aux pilotes français ou américains du XIIIth Tactical Air Command, engagés en août dans l'opération "Dragoon" (les débarquements en Provence), leurs STINOPSUMS (comptes-rendus d'opérations rédigés en anglais) ne signalent rien de plus proche que la destruction du pont routier de Bourg-St Andéol (STINOPSUMS 202

et 203, HQ 42th & 57th Bomb Wings / SHAA/Vol I/ 4D/64 et 4D/109).

L'Auvergne était tout-à-fait à portée des appareils de la R.A.F. qui bénéficiaient de leurs nouvelles bases en Bretagne et Loire, derrière une ligne de front qui se situait de Nantes à Angers, la Flèche, Orléans, Chartres. C'est donc la R.A.F. avec ses pilotes britanniques, néo-zélandais, polonais, etc., qui a abattu cet avion. Les seules chances de retrouver des traces écrites de cet épisode se trouveraient soit dans les archives allemandes à Freiburg (et on imagine comme elles sont fragmentaires), soit au service historique de la R.A.F. (British Public Record Office), où les comptes-rendus d'opérations sont classés d'après les numéros d'escadrilles et sous les noms des pilotes. Sans l'un ou l'autre de ces renseignements, il est impossible de progresser dans les recherches.

A 17 heures (heure française) Denise Fournier avec une musette trop longue pour elle qui lui battait les jambes, emmenait son troupeau de moutons au champ, et portait du même coup "les quatre heures" à son père qui moissonnait. Le manège des avions qui tournaient dans le ciel et se poursuivaient attira son attention, comme il attira l'attention de toute la région.

L'un des appareils allemands attaqués évita la destruction en piquant sur l'Allier, dont il suivit le cours en remontant vers le nord. L'autre explosa tout-à-coup en plein ciel, il y eut un gros nuage de fumée noire, puis il tomba comme une pierre, droit sur le village de Chaniat. Le mitraillage continua pendant la chute, et les morceaux de l'appareil tombèrent dans les champs de maïs, tout près des habitations. Une autre explosion se produisit à l'impact au sol. Il était 18 heures 15, heure allemande, comme le prouvèrent les montres des passagers, retrouvées plus tard et arrêtées à cette heure là, alors que la campagne auvergnate vivait à l'heure non officielle de 17 heures 15.

Le troupeau de Denise Fournier s'affola et partit en trombe. La seule victime "française" fut une poule tuée sur sa couvée. Les 8 Allemands (d'autres disent 6) étaient déchiquetés. On trouvait des bottes avec des pieds dedans, et des mitrailleuses tordues avec des doigts sur la gachette. Cet avion brûlait au sol, et les munitions explosaient, projetant au loin des tablettes de chocolat et des boîtes de sardines, luxe bien ignoré à Chaniat à cette époque.

Peu après arrivaient les curieux et les pilleurs d'épaves repartaient avec de la toile de parachute, des écheveaux de laine, du ravitaillement, toutes denrées rares en 1944.

Au village le soir, après le départ de ces personnages, on rentra les chiens, car les corps étaient restés au soleil et ne devaient être ramassés que le dimanche soir. Parmi eux peut-être une femme : une tête avec de longs cheveux roux...

Le dimanche, le survol de l'endroit par deux avions allemands venus du nord et qui firent demi-tour au dessus de Vieille-Brioude n'interrompit guère le défilé des carrioles. On venait voir l'avion de partout. On se montrait des douilles vides, on parlait des mitraillages qui avaient fait "des trous gros comme le bras dans les pignons de blé".

Certains habitants de Chaniat et d'Escolges dormirent deux nuits dans les bois, craignant des représailles des Allemands s'ils revenaient chercher leurs morts, et le Maquis monta une embuscade, mais personne ne vint.

Cet épisode de la guerre est maintenant presque oublié. (Le récit de M. Louis Bonjean a été utilisé dans "La résistance à Brioude et dans la région" de P. Gervais et R. Chany, Brioude, 1986; pp.230/232).

Les documents français sur la Libération sont très rares et les journaux du temps (août 1944) quasi inexistant. Les collections de la Bibliothèque municipale de Clermont sont très fragmentaires, et celles des Archives du Puy-de-Dôme un peu plus fournies. Voici quelques références qui permettront aux curieux de se renseigner davantage.

- AD/63 5 BIB 2 (la Montagne, le Moniteur)  
 5 BIB 4 (l'Avenir)  
 8 BIB 1623 (le Patriote du Livradois, Ambert)  
 8 BIB 1628 (la Lanterne, Issoire. Voir surtout les numéros 1, 2, 7 et 10)  
 8 BIB 1631 (le Patriote)  
 8 BIB 1635 (la Nation)  
 8 BIB 1643 (la Margeride)  
 8 BIB 1755 (la Voix républicaine de la Haute-Loire)

-o-o-o-o-o-o-o-o-o-

Cet été de 1944, la vie peut enfin se réorganiser sur des bases différentes.

ST MARTIN D'OLLIERES - Fête patronale.

La fête du 1er octobre a pu cette année se célébrer d'une façon plus joyeuse, bien que les réjouissances d'antan fussent encore bannies. La guerre n'est pas finie.

M. le Chanoine Lestrade qui nous parla des vocations sacerdotales et la chorale paroissiale d'Auzon apportèrent un attrait de plus aux cérémonies religieuses.

Comme d'habitude, les conscrits allèrent fleurir le monument aux morts tandis qu'une somme de 3.600 francs était remise à la Croix-rouge au profit des prisonniers. (le Semeur n° 4 du 15 octobre 1944, p.2)

En 1945 la guerre s'achève, les prisonniers rentrent, une vie plus normale reprend son cours.





## L'EAU SUR L'EVIER

Le 17 février 1956 voit la température descendre très bas en dessous de zéro. On ne dit plus que les arbres se sont fendus, comme on le disait en 1766, mais "c'est l'année où j'avais laissé ma voiture dehors dans la rue, et le froid a fait éclater la culasse de mon moteur".

Aux beaux jours, Riol décide de régler le problème de l'adduction d'eau.

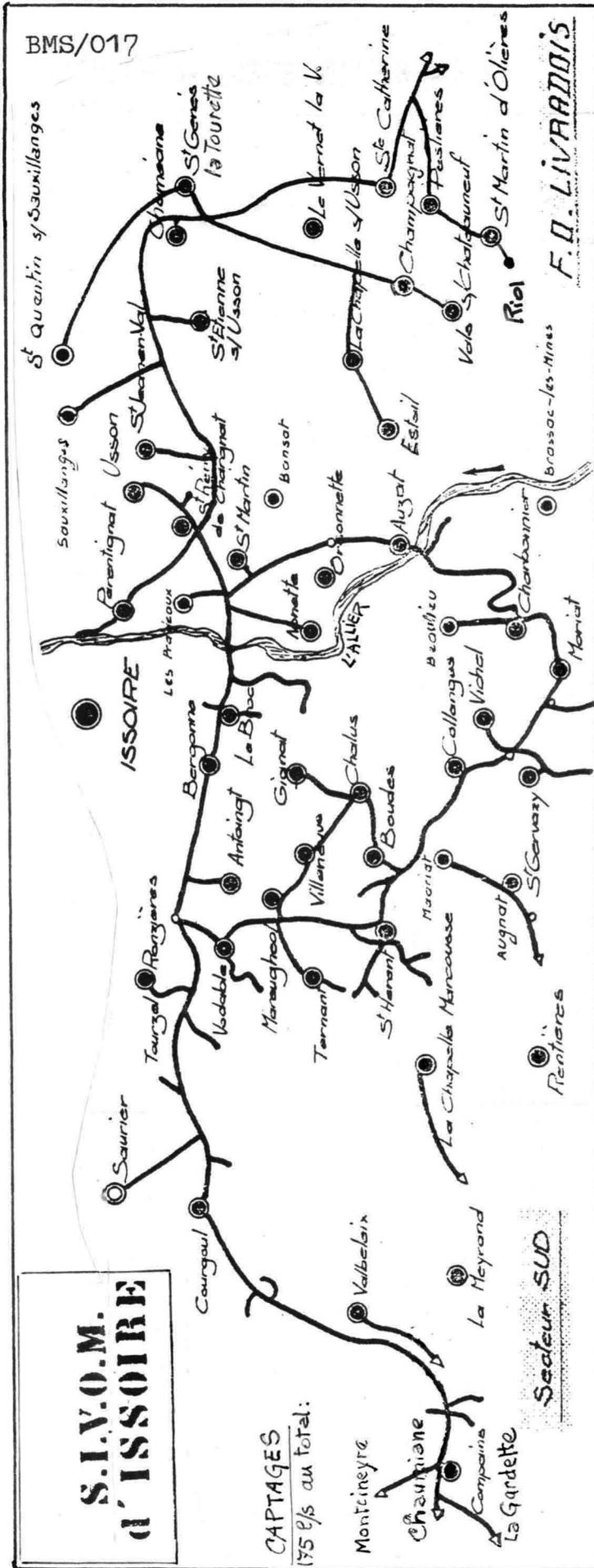
On tirait l'eau des puits, mais ils étaient pollués en grand nombre par les infiltrations de purin. Le plus profond, dit Elie Pialoux, est celui de la propriété Richard (CRE 671) qui atteint 11,40 mètres à la margelle.

Il est aussi l'un des plus anciens. En 1870, le bruit ayant couru que les Allemands arrivaient à Auzon, une hystérie collective s'emparait de Riol et tous vinrent jeter leurs objets de valeur (y compris des habits, dit Elie Pialoux) sous plus de trente pieds d'eau, pour les récupérer plus tard, après le départ des envahisseurs.

Des sources existent aussi, aux Pichets, ou à la Font-Brihat, sans parler de celles qui sont situées trop loin du village.

Mais en 1956, on consulte un sourcier de Rizolles, qui trouve l'eau à la Garde.

"C'est très improbable, dit Roger Libeyre, en plein terrain cristallin, et en plus sur une hau-



teur!"

On creuse deux puits de trois mètres de diamètre et de neuf mètres de profondeur. Les bords sont soigneusement maçonnés et les ouvertures recouvertes de dalles de béton. Des canalisations sont enterrées, des fontaines sont installées, l'une au Couderc du Haut, et l'autre au Couderc du Bas, contre le mur de l'école, avec leurs robinets et leurs bacs, qui existent toujours.

Malheureusement, c'est un échec. On soupçonne l'entreprise d'avoir "fait éclater une mine de trop" pour gagner de la profondeur, et "l'eau s'est perdue". Pour payer cette installation, Riol avait vendu une part de ses communaux, notamment au Crapoux et au Fargeoux. Heureusement, la situation se règlera en 1974. Les canalisations amènent l'eau courante de Saint Martin à Riol. Chacun peut enfin l'avoir chez soi au robinet.

Le plan ci-contre montre les captages (Δ) situés dans la région de Compains, à Montcineyre, Chaumiane et la Gardette. Deux autres captages ont été raccordés au réseau du Secteur Sud, tous deux utilisant une nappe importante qui s'étend sous le Grenier, Combeneyre et Chadet.

Désormais l'eau ne manque plus.

Elle était toute proche, et pourtant sa présence était restée insoupçonnée.

CQ1/009





## LES FANTOMES DE SAINT MARTIN

Au cours de l'été de 1956, on vient de loin à Saint Martin pour écouter les "esprits frappeurs" ou pour voir la "maison hantée".

"La Liberté" de Clermont-Ferrand consacre 550 lignes et deux photos aux "phénomènes", en trois articles, les 2, 3 et 6 août 1956.

"La Montagne" ne veut pas être en reste et publie le 7 août un article de 222 lignes.

Le 5 juillet s'installait dans cette maison de la place de l'église une vieille dame avec trois de ses petits enfants. Depuis plusieurs années la famille Géreau louait cette maison pour les vacances. Le 27 juillet, (...) quand les enfants furent couchés, au premier étage, des coups sourds, puis plus violents ébranlèrent le plafond de leur chambre. Impressionnée, et on le serait à moins, la grand-mère raconta la chose dans le village le lendemain.

Durant près de quinze jours, presque tous les habitants purent entendre ce que l'on appelait déjà "l'esprit frappeur". Un "esprit" intelligent, sans aucun doute, puisqu'il répondait aux questions qu'on lui posait selon un code convenu. Ces réponses furent même enregistrées un soir sur magnétophone.

Les gendarmes firent à plusieurs reprises le trajet de Brassac à Saint Martin. Ils explorèrent les murs, les plafonds, la cave, le grenier, mais

sans découvrir quoi que ce soit qui pût servir à supercherie. Mais ils retirèrent de leur enquête la conviction que le "deus ex machina" inconscient de tout ce vacarme insolite était la petite Josiane, une fillette de neuf ans.

Cette hypothèse a semblé être confirmée par l'arrivée de M. Géreau. Les coups résonnaient à n'importe quel moment de la journée, tandis qu'avant l'arrivée de M. Géreau, on n'entendait les coups que la nuit et quand la pièce où se trouvaient les enfants était plongée dans l'obscurité.

M. et Mme Géreau et leurs enfants ont quitté Saint Martin le dimanche 26 août au matin. Il ne restait dans la maison que la grand-mère.

Dans la nuit du dimanche à lundi, celle-ci fut réveillée par une bacchanale infernale venant du grenier. On aurait dit que quelqu'un traînait des malles dans tous les sens. Cela dura plusieurs heures et Mme Géreau eut très peur.

Chose curieuse, à Drancy, où venaient d'arriver le père, la mère, les enfants, dans la même nuit, des bruits se produisirent aussi. C'est un de nos correspondants parisiens qui l'a appris de la bouche de la mère de Josiane. Mais pas plus à Drancy qu'à Saint Martin on n'a rien entendu depuis.

S'il est vraiment établi que la petite Josiane a le pouvoir de mettre en branle cet étrange orchestre qui a révolutionné pendant plus de deux semaines Saint Martin d'Ollières, il reste à démontrer par quel mystérieux mécanisme l'acte strictement immatériel du subconscient de la fillette peut produire des effets matériels tels que le piétinement de sabots, ainsi que l'ont entendu, paraît-il, les époux Géreau lors de la nuit de leur retour à Drancy.

Frapper des coups à faire vibrer un plancher, comme l'ont observé bon nombre d'habitants de Saint Martin d'Ollières, suppose un instrument contondant, un pied bien chaussé, ou à défaut un poing solide, mais s'il n'y a rien de tout cela à l'endroit même où l'on vient d'entendre les coups, comment peut-on expliquer ces coups?

Et si la petite Josiane, qui va être examinée par des psychiatres, se retrouve une jolie fillette normale, comme toutes les autres de son âge, le problème sera posé longtemps encore de savoir par quelle force inconnue de la nature cette frêle enfant aura pu ainsi à distance déclencher tout ce "sabbat". J.S."

ALF/025





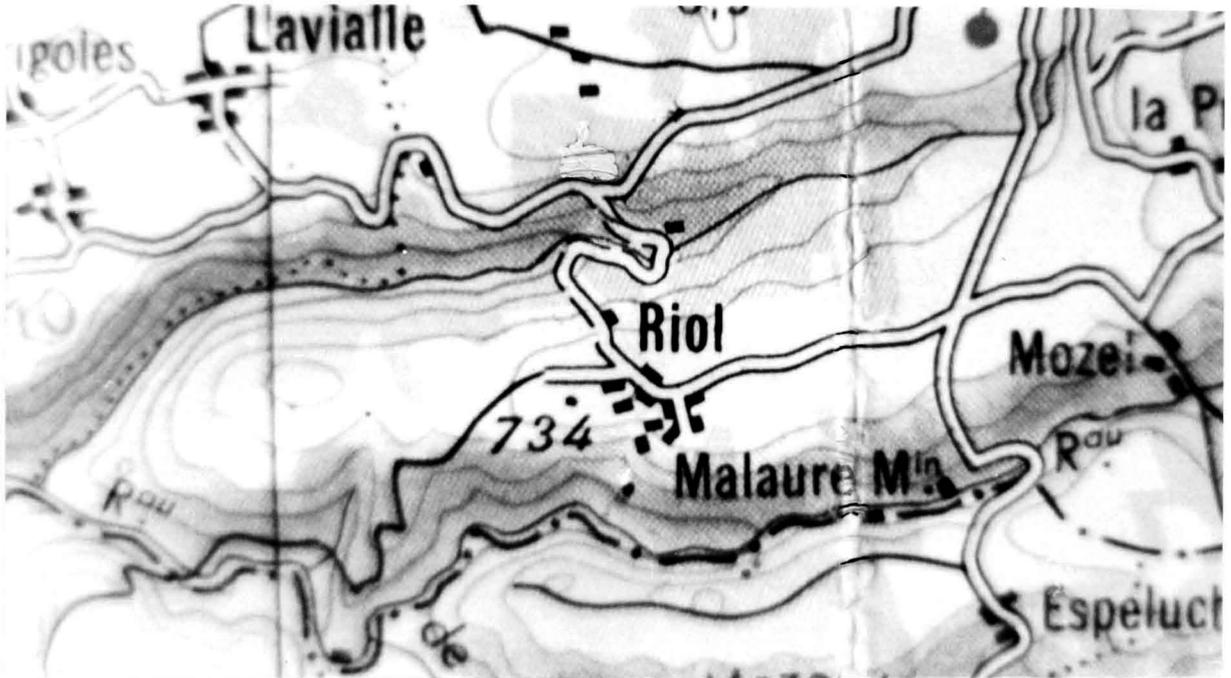
RRO/ En 1947 a eu lieu le dernier marché à Saint Martin d'Ollières. Ce petit marché local avait lieu le 15 du mois. On y vendait le bétail et les produits de la ferme.

En 1969, on terminait la rénovation du cadastre. Sans doute les évaluations des surfaces étaient-elles corrigées là où des erreurs existaient, et une numérotation plus simple (?) venait-elle remplacer l'ancienne, mais beaucoup reprochaient aux relevés de ne pas correspondre aux limites des propriétés.

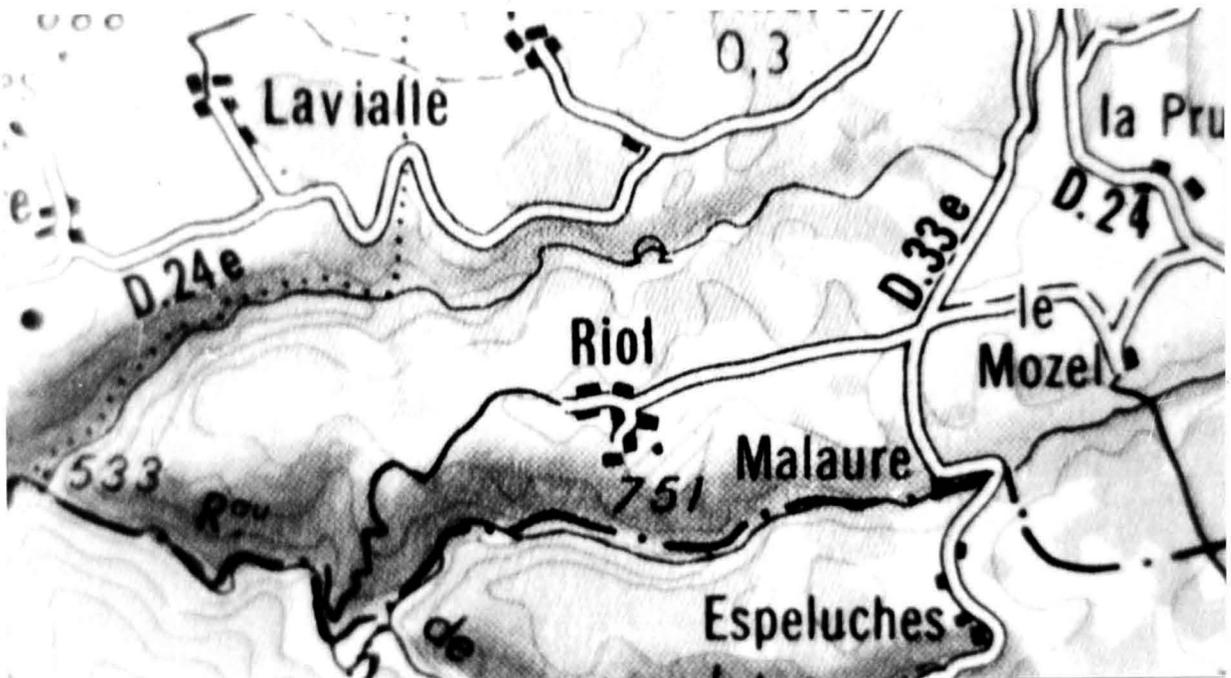
On reprochait aussi au nouveau cadastre un appauvrissement entraîné par une simplification trop sommaire. Le remplacement de près de 120 toponymes par 21 noms de terroirs qui ne recouvraient pas toujours ceux d'origine, s'il est une simplification pour les notaires et les percepteurs, est certainement une complication pour les gens du village.

De plus les bonnes volontés qui désiraient rapporter les erreurs flagrantes pour les faire corriger se trouvent refroidies. Le dossier reste ouvert, mais les retouches sont aux frais des propriétaires. "Heureusement qu'on s'arrange entre nous!" m'a-t-on dit à plusieurs reprises.

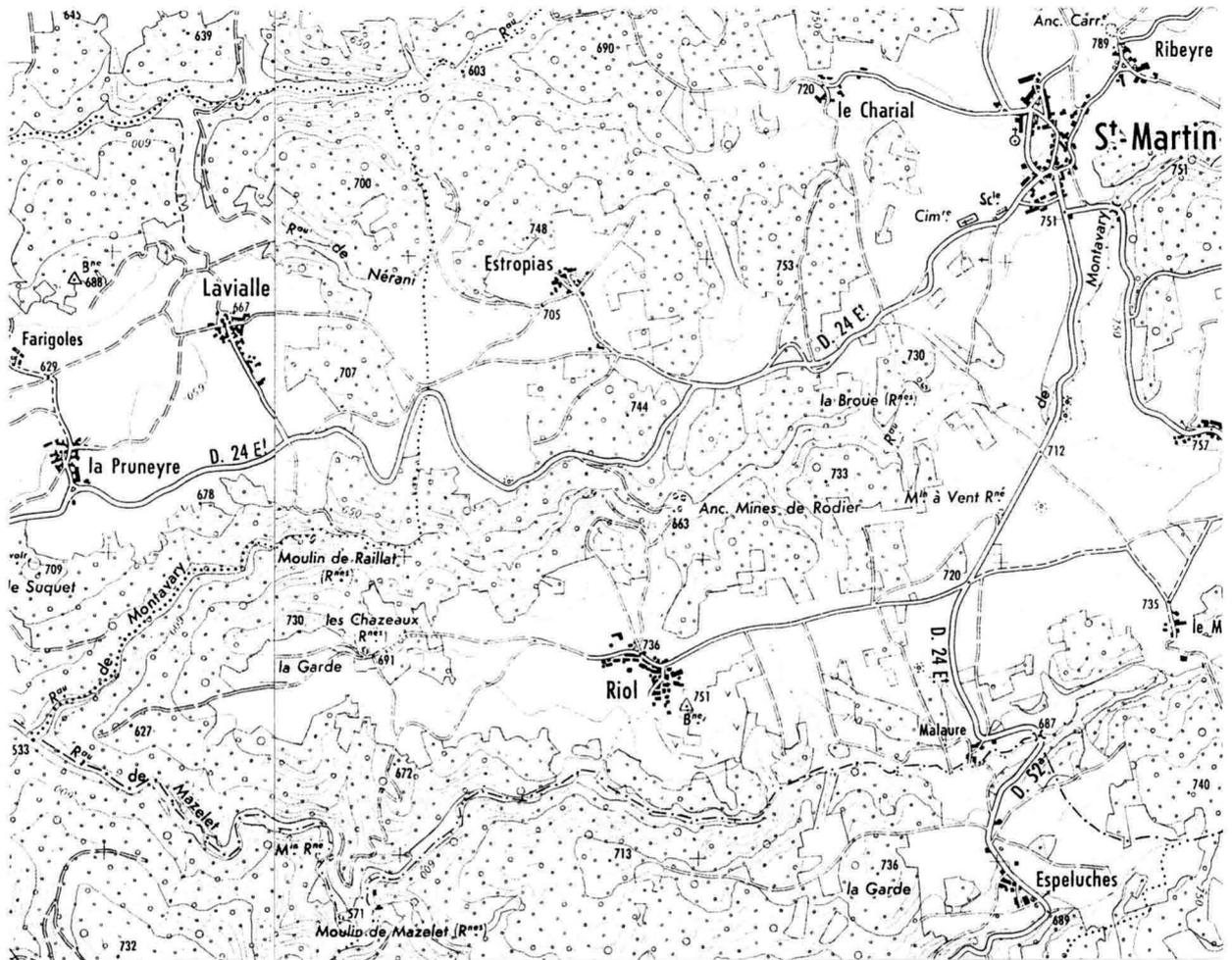
Il est curieux qu'à notre époque où les moyens techniques sont impressionnants, on puisse encore publier des cartes fausses. Les deux reproductions ci-dessous ne sont pas superposables.



Carte de 1961. Le village d'Estropias est dispersé sur toute la côte. Le Mazelet n'existe plus et à Riol, il y a une maison au fond des "Littes longues".



Carte de 1975. Le chemin du Rodier et le Rodier ont disparu. Les mines, absentes en 1961, sont de retour. La baraque de Chalet s'est déplacée vers l'Est jusqu'à l'embranchement de la route d'Estropias. Heureusement, entre temps en 1966, l'Institut géographique national publiait la carte au vingt-cinq millièmes faite à l'aide de photos aériennes qui permettaient une précision jamais atteinte jusque-là. Celle au 1/50 000<sup>ème</sup> de 1983 n'apportait rien de neuf.



La carte de 1966. Les relevés topographiques sont exacts, et les proportions respectées, mais il reste quelques erreurs. Le "moulin à vent ruiné" qui se trouvait au Suc en 1832 a été déplacé au croisement des chemins entre la Comtesse et Lachamp. La Baraque est bien située, mais elle a perdu son nom de "mazure" (carte de 1933) pour s'appeler les "Chazeaux".

Les 6, 7 et 8 novembre 1982, on assiste à une tempête d'une force comparable à celle du 8 octobre 1770 et du 2 avril 1854. Des toits en souffrent, mais surtout les forêts des alentours.

Cette année là, l'autoroute joint sans interruption Clermont-Ferrand à Lempdes en Haute-Loire. Bientôt Clermont sera joint à Paris de la même façon, par Montluçon et Orléans.

Il reste à espérer que cette autoroute ne sera pas un nouvel itinéraire pour vider notre région de ses derniers habitants?

Où en est le patois?

Né vers les VIème ou VIIème siècles, il doit être bien près de sa fin, car les brassages de population, même dans un petit village comme Riol, ne permettent plus que tous l'utilisent. Le français est connu de tous, alors que tous ne connaissent pas le patois, par le jeu des départs, ou par les installations d'habitants d'origine extérieure à l'Auvergne.

Voici pourtant un article à ce sujet, paru en 1983 dans la revue Télérama.

Tenir sa langue. Le basque, le catalan, le

corse et l'occitan sont reconnus comme langues à part entière. Mais ce n'est pas tout.

Depuis cette année, tous les autres "patois" peuvent être enseignés, de la maternelle à l'université, y compris les langues des immigrés et des minorités. Révolution culturelle que le recteur de Bordeaux inaugure avec des maternelles bilingues français-basque.

Pour ouvrir de telles classes, il suffit de huit élèves, de maîtres qualifiés, et d'une décision du directeur d'école. Ce double enseignement est prévu tout au long de la scolarité, mais au collège, il ne sera mis en place qu'en 1983 pour la sixième, en 1984 pour la cinquième, etc.

Il reste à espérer que ce volontariat de l'Etat, des maîtres et des élèves ne deviendra pas lettre morte en cours de route.

(Circulaire n°82-261 du 21 juin 1982. Bulletin officiel du Ministère de l'Education nationale).

Cette circulaire peut paraître ouvrir des perspectives, mais il ne faut pas être optimiste. En fait le fonctionnement de ces classes est fondé sur le volontariat de tous, et la bonne volonté ne peut suppléer longtemps le manque de financement.

Qu'elle semble éloignée cette année de 1880 où l'on répondait à Grégoire, pour son enquête sur les patois:

"Pour détruire notre patois, il faudrait détruire le soleil, la fraîcheur des nuits, le genre d'aliments, la qualité des eaux, l'homme tout entier".

GAZ/081

CQ1/001

